

LITTÉRATURE ET STÉRÉOTYPES : IDENTITÉS, CULTURES, IMAGES ET TERRITOIRES DANS LE ROMAN DE MONTENGÓN

Dame Diop

Université Assane Seck de Ziguinchor

Résumé : *Le propos de cette étude vise à démontrer les moyens par lesquels Pedro Montengón (1745-1824) a essayé de créer un monde uni, sans stéréotypes basés sur des critères de nationalités longtemps cultivés par une Espagne successivement hégémonique et décadente. L'écriture, l'image et l'expérience sont en effet les méthodes utilisées par Montengón dans son roman didactique (Eusebio, 1786) pour tenter de déconstruire les cloisonnements dans une Europe divisée par des tiraillements, sous-tendus par des rivalités nationales exacerbées. Il s'agit d'une démarche qui nous ramène à l'individualité qui favorise la création de la nationalité.*

C'est ainsi que le philosophe écrivain poète, romancier et dramaturge donne l'image incarnée par chaque pays vis-à-vis de ses voisins, et par-delà même du continent européen, c'est-à-dire le Nouveau Monde, et vice versa. Cette image est synonyme de la doxa : « l'idée que l'on se fait de l'Espagnol, de l'Anglais ». D'où les « tristes topiques » qui sont des clichés erronés, le plus souvent liés à des raisonnements simplistes fondés à partir de préjugés, au lieu d'en distinguer la vraie raison.

Mots-clés : littérature, stéréotypes, identités, images, Pedro Montengón.

Resumen : *El propósito de este artículo es demostrar los medios por los cuales Pedro Montengón (1745-1824) intentó crear un mundo unido, sin estereotipos basados en criterios de nacionalidades cultivadas por una España sucesivamente hegemónica y decadente. La escritura,*

la imagen y la experiencia son, de hecho, los métodos utilizados por Montengón en su novela didáctica (Eusebio, 1786) para tratar de hacer desaparecer las barreras en una Europa dividida por tiranteces, ocasionadas por exacerbadas rivalidades nacionales. Se trata de un enfoque que nos relaciona con la individualidad que favorece la creación de la nacionalidad.

Así es como el filósofo-escritor, poeta, novelista y dramaturgo, da la imagen encarnada por cada país frente a sus vecinos, e incluso más allá del continente europeo, es decir, el Nuevo Mundo, y viceversa. Esta imagen es sinónimo de la “doxa”: «la idea que tenemos del español, del inglés». De ahí los «tristes tópicos» que son clichés erróneos, a menudo vinculados al razonamiento simplista basado en prejuicios, en lugar de distinguir la verdadera razón.

Palabras clave: literatura, estereotipos, identidades, imágenes, Pedro Montengón.

Introduction

Parler de la littérature et des stéréotypes nous ramène à l'étude de l'historiographie de l'Espagne pour mieux comprendre le concept de la *doxa*, c'est-à-dire l'idée que l'on se fait de l'Espagnol, de l'Anglais ou du Français. L'étude des images nationales suppose donc une étude des propres nations ou d'une communauté déterminée¹. Ce qui nécessite à la fois la définition d'un point de départ, d'un diagnostic toujours compliqué par rapport à leur origine, étant donné que dans le monde occidental ces images nationales se sont construites et consolidées pendant une période de temps plus ou moins prolongée à travers une diversité de moyens et de stratégies politiques, culturelles et économiques. Autrement dit en tant que résultat, la création d'images nationales est une dérivation du propre processus des États-nations européens « proceso de creación de naciones-estado », un produit aléatoire et évaluable moyennant des techniques et des méthodes historiographiques, dans la mesure où l'image actuelle n'est rien d'autre que le résidu des différentes images formées dans le passé².

C'est pourquoi, compte tenu de ces postulats, l'historien Manuel Lucena Giraldo pense qu'il est fondamental de rappeler que l'Espagne

¹ Manuel Lucena Giraldo, *Los estereotipos sobre la imagen de España*, Centro de Ciencias Sociales y Humanas, C.S.I.C., Norba, *Revista de Historia*, Vol. 19, 2006, pp. 219-220.

² *Ibid.*, p. 220.

n'est pas une nation sans histoire³, avant de préciser qu'elle a non seulement été l'un des premiers États-nations européens, mais aussi l'un des premiers à avoir une image distincte, avec ses stéréotypes consécutifs. Même s'il y a plusieurs périodes essentielles pour mieux saisir ces stéréotypes, celle de la légende noire « leyenda negra » ou de l'« Arbre de la haine » (« Árbol de odio » de Philip Powel)⁴, à partir du XVI^e jusqu'au XVIII^e siècle est abordée dans le roman de Pedro Montengón (1745-1824).

Le protagoniste de ce roman didactique est un jeune rescapé adopté en Amérique, suite à un naufrage où il a perdu ses parents. Le naufrage au large des côtes de la Caroline est un moyen littéraire pour l'ouverture des perspectives. Son sauvetage et son adoption marquent le début d'une éducation dans la vertu naturelle à l'image du jeune Émile de Rousseau. C'est là que l'espace devient fondamental au vu de la grange de ses parents adoptifs qui se trouve dans la nature pure vierge, à proximité de la plage. Il s'agit entre autres du premier espace de socialisation de cet enfant dans la campagne avant d'être emmené en ville, à Philadelphie où se poursuivra son éducation dans une maison modeste de son maître Hardyl, un artisan (vannier). L'atelier de cet artisan est un petit monde qui est le socle d'une éducation théorique d'un jeune noble, basée sur l'apprentissage des travaux manuels bannis à l'époque par les nobles d'Espagne. Ainsi le périple en Europe, ou plutôt le voyage d'application, est l'extension de l'atelier où le protagoniste a appris le travail de vannier incarnant la modestie et l'humilité, contrairement aux vices (l'ambition, la cupidité, l'oisiveté, l'intolérance, le fanatisme et la volonté de domination) qui ont causé la déchéance de l'Espagne et les rivalités en Europe.

La problématique de cet article, consacré au *best-seller* de Pedro Montengón (*Eusebio*, 1786), consiste à vouloir éclairer la dimension intellectuelle de cet écrivain philosophe à l'esprit universaliste, défenseur d'un monde paisible, uni, sans barrières, grâce à son long exil en Italie suite à l'expulsion des Jésuites⁵ par Charles III, en essayant de démontrer le rôle primordial de la fonction narrative de l'espace du grand périple de nos deux protagonistes (le maître Hardyl et son élève Eusebio). Il s'agit d'un travail assurément vaste si l'on se réfère au titre de notre article qui n'est finalement circonscrit qu'aux idées relatives

³ *Ibid.*, p. 220.

⁴ José Antonio Crespo-Francés, *Meditación acerca de la leyenda negra... pasado y actualidad...*, p. 2.
www.elespiadigital.com

⁵ Daniela Fresler, « El Rodrigo de Pedro Montengón y la leyenda de la pérdida de España entre la Ilustración y el Romanticismo », *Dieciocho: Hispanic enlightenment*, Vol. 24, N° 1, 2001, p. 94.

à la formation des États-Nations du XVIII^e, même s'il faudra parfois remonter aux XV^e, XVI^e, XVII^e siècles, que ce soit dans la littérature ou dans l'histoire, en vue de souligner la réactualisation de certaines idées classiques par l'un des rares romanciers de la fin du XVIII^e siècle espagnol. Ce dernier est différent des écrivains de la même époque restés en Espagne, menacés par la censure sociale, politique et religieuse, en plus de leur manque d'ouverture sur le monde où circulaient librement les nouvelles idées distillées dans *Eusebio*. Pajares Infantes, cité par Daniela Fresler, affirme que Montengón était en contact avec les idées des Lumières en lisant en Italie Locke, Rousseau, Voltaire y Diderot⁶.

Les hypothèses de notre travail sont les suivantes : comment Pedro Montengón aborde-t-il l'hispanophobie dans son roman ? Et comment rejette-t-il le nationalisme à travers l'écriture, l'image et l'expérience de ses personnages ? Que propose-t-il pour l'avènement d'un monde paisible et tolérant, sans frontières et sans stéréotypes ?

Somme toute, cet article peut s'articuler autour de trois points. Dans un premier temps, nous verrons les idées anti-hispaniques ou la légende noire. Dans un deuxième temps, nous aborderons l'individualité au XVIII^e siècle à travers la création de l'espace intime. Dans un troisième temps, nous examinerons le décloisonnement de l'Europe et la déconstruction des stéréotypes grâce à un long périple en Europe (Angleterre, France et Espagne).

1. La légende noire de l'Espagne : les idées anti-hispaniques

En ce qui concerne la légende noire, la couronne espagnole du XVI^e siècle voit son image ternie en raison de son hégémonie sur l'échiquier mondial. L'Espagne devient alors un « objet négatif » sur le plan politique et culturel au niveau de l'Europe occidentale⁷. Cependant, il y a lieu de signaler qu'il existe d'importantes différences entre l'image française et l'image britannique de l'Espagne⁸. Si l'image britannique de l'Espagne est plus concrète et moralisatrice, celle de la France est plus vague, littéraire et satirique. Pour les britanniques que l'historien Manuel Lucena Giraldo qualifie de « curieux mal avisés (*curiosos impertinentes*)⁹, bien qu'augmentent les contacts entre les deux pays, l'Espagne reste toujours exotique, papiste et étrange : l'Espagne

⁶ *Ibid.*, pp. 94-95.

⁷ Manuel Lucena Giraldo, *Los estereotipos sobre la imagen de España*, op. cit., p. 222.

⁸ *Ibid.*, p. 223.

⁹ *Ibid.*, p. 223.

incarne l'image prototypique de la mal gouvernance. C'est ainsi que Alexander Jardine, cité par Manuel Lucena Giraldo, affirme qu'il s'agit du « meilleur peuple possible sous le joug du pire type de gouvernement existant en Europe »¹⁰.

En revanche les écrivains voyageurs et visiteurs français ont eu tendance à considérer le peuple espagnol comme « vicieux, paresseux et traître »¹¹. Il s'est agi de l'image que les officiers de Napoléon ont eue vis-à-vis de ce peuple à la fois « militant » et « indolent »¹². En tout cas, les pires topiques à l'endroit de l'Espagne sont renforcés par l'opposition des philosophes aux idées traditionnelles. C'est en ce sens que Montesquieu a décrit l'Espagne comme un « pays méridional où les passions multiplient les délits »¹³. Dans la deuxième nouvelle intercalée d'*Eusebio* (pp. 235-244), nous avons par exemple une mise en scène de l'histoire de la passion amoureuse, excessive d'Omfis. Ce dernier est un jeune « noble, beau et riche », qui aime à la folie la belle Earina¹⁴. Mais son père s'oppose à son mariage pour des raisons d'honneur, sous-tendues par la vanité. Omfis souffre et perd l'espoir¹⁵. Se sentant offensé et blessé par le refus du père d'Omfis (un noble présomptueux), le père d'Earina (emporté par désir de vengeance pour laver l'affront) le défie et le tue à la suite d'une lutte¹⁶. Selon l'éditeur Fernando García Lara¹⁷, Montengón poursuit ici dans la série de nouvelles intercalées le récit principal, à l'instar des modèles narratifs des plus importants récits du XVIII^e siècle ayant pour but l'exemplarité. Pour lui, la plupart d'entre elles sont tirées des faits racontés par les historiens, bien que d'autres suivent des modèles hispaniques, comme le picaresque, ou les extraits des classiques. Les dangers de la passion effrénée, motif de ce récit secondaire, sont réitérés tout au long du roman à travers d'abord l'exemplarité et plus tard l'expérience personnelle, en révélant les mystères de l'amour. Bref il s'agit d'une « passion démesurée »,

¹⁰ *Ibid.*, p. 223.

¹¹ *Ibid.*, p. 223.

¹² *Ibid.*, p. 220.

¹³ *Ibid.*, p. 223.

¹⁴ Pedro Montengón, *Eusebio* (1786), Edición de Fernando García Lara, Cátedra, S. A., Madrid 1998, pp. 235-236.

¹⁵ *Ibid.*, p. 236.

¹⁶ *Ibid.*, p. 237: [...] *Mas sin dejarla acabar, creyendo que el padre de Omfis se oponía al casamiento con su hija por presunción de nobleza, toma su negativa por agravio hecho a su honor, y en el resentimiento de su vanidad envía al padre de Omfis mensaje de desafío. Lo acepta éste, y entrado apenas en liza, cae víctima del ciego pundonor, quedando tendido y muerto en el campo.*

¹⁷ *Ibid.*, p. 235: note 30.

« vicieuse », qui se solde par une « sanction juste »¹⁸ : [...] *¡Pues qué, la virtud tiene poder para eludir estos fatales efectos ? Si llega a unir dos buenos corazones, no hay duda. [...] y si la virtud falta, el hombre cae y perece. Oye*¹⁹.

Quant à la vision de la France en Espagne, elle apparaît à l'époque comme une nation frivole en qui on ne pouvait pas avoir confiance, malgré la signature des pactes de familles entre les monarques respectifs.

Selon le célèbre historien espagnol Antonio Domínguez Ortiz, il n'est pas facile de dire les facteurs qui ont eu le plus d'influence sur la crise du XVII^e siècle en Europe, que ce soit les épidémies ou autres catastrophes, ou les longues guerres suscitées par une politique extérieure ambitieuse²⁰. Ce sont certes des phénomènes qui sont difficiles, voire impossibles à évaluer, mais le parallélisme entre les courbes de la population et de la richesse d'une part, et la guerre d'autre part, semble mettre en avant la seconde hypothèse étayée aussi par les historiens contemporains, selon toujours Antonio Domínguez Ortiz²¹. Pour lui, la politique belliciste repose sur une très ancienne tradition qui exaltait la figure du roi comme chef guerrier, tantôt au service de la foi, tantôt au service uniquement de la noblesse et de la dignité de l'exercice des armes. Ainsi affirme-t-il que les modalités de la guerre moderne frôlent ces mêmes critères sans les détruire. Il s'agit entre autres du service à la foi, à l'État, à la dynastie et à l'image personnelle du monarque, qui s'entremêlait à des degrés divers selon les circonstances et le caractère personnel des souverains. Si Louis XIV de France pensait que « l'expansion était le devoir le plus digne d'un souverain » aux dépens de ses voisins, les rois espagnols du XVII^e (Philippe III, Philippe IV, Charles II) n'avaient pas d'ambitions territoriales. Ces derniers ont plutôt opté pour la défensive, ce qui ne leur a pas épargné des « longues guerres catastrophiques »²².

Sur le plan de la politique internationale, l'Espagne en tant que puissance hégémonique devait alors faire face à ses responsabilités, puisqu'il y avait des ennemis à surveiller, des territoires à défendre, des alliés qui ne pouvaient pas être abandonnés²³. Il y avait des

¹⁸ *Ibid.*, p. 235: note 30.

¹⁹ *Ibid.*, p. 235.

²⁰ Lire Antonio Domínguez Ortiz, *España, tres milenios de historia*, Ediciones de Historia, S. A., Madrid, 2001, p. 158.

²¹ *Ibid.*, p. 158.

²² *Ibid.*, p. 158.

²³ *Ibid.*, p. 160.

guerres non résolues qui ne pouvaient mener à rien²⁴. Toutefois, les premières années de ce XVII^e siècle ont été tranquilles²⁵. De fait avec la disparition de la reine Élisabeth d'Angleterre, on assiste à la fin des conflits à l'Atlantique et les Espagnols cessent d'appuyer les velléités insurrectionnelles des Irlandais. De plus, les Espagnols se réconciliaient avec Jacobo I Estuardo (Roi d'Angleterre et de l'Écosse), en 1604. Cette paix rétablissait la sécurité à la mer Cantabrique et autorisait la présence en Espagne de commerçants anglais, à condition qu'ils n'enfreignent pas ouvertement la religion catholique²⁶. Cependant les écoles des jésuites de Valladolid et de Séville formaient des missionnaires qui se rendaient clandestinement aux Iles Britanniques, où la minorité catholique était encore très nombreuse et soupçonnait la fidélité politique des anglicans.

Quant à la guerre coûteuse de Flandre qui durait plus de quarante ans (40 ans), elle a aussi eu une solution provisoire²⁷. C'est une trêve de douze ans (12 ans) qui a permis en 1609 le rapprochement avec les rebelles hollandais. La trêve ne concernait pas les colonies portugaises qui ont continué à souffrir des hostilités et des baisses dans leur commerce. Il y a eu par la suite un règlement très précaire de ce conflit²⁸. En revanche, un autre problème « très inquiétant », bien que constituant encore l'unique menace, a eu une solution : la prépondérance internationale de l'Espagne était liée à la faiblesse de la France à cause des « gravissimes dissensions religieuses » qui secouaient ce royaume²⁹ et Henri IV avait rétabli l'unité des Français. L'assassinat d'Henri IV (roi de France et de Navarre) en 1610 par Ravailiac déclenchait une attitude antiespagnole. D'après Antonio Domínguez Ortiz, la discrète satisfaction des dirigeants espagnols était à l'opposé de l'indignation qui régnait dans le pays voisin où l'on avait l'impression que l'assassin s'était inspiré des idées véhiculées par les *tiranicidas*, dans le traité *De Rege* du jésuite espagnol Juan de Mariana³⁰. Ce dernier y défendait l'idée selon laquelle il était licite de tuer un roi illégitime, un tyran (*il était évident qu'un hérétique ne pouvait pas être un roi légitime dans un pays catholique*)³¹.

²⁴ *Ibid.*, p. 160-161.

²⁵ *Ibid.*, p. 161.

²⁶ *Ibid.*, p. 161.

²⁷ *Ibid.*, p. 161.

²⁸ *Ibid.*, p. 161.

²⁹ *Ibid.*, p. 161.

³⁰ *Ibid.*, p. 161.

³¹ *Ibid.*, p. 161.

Pour l'historien français, Joseph Pérez, dans son livre intitulé *Histoire de l'Espagne*, l'Espagne a été une puissance hégémonique en Europe³² en partant de l'avènement des Rois Catholiques jusqu'à la mort du dernier des Habsbourgs. Sous Philippe II, cette prépondérance est incontestable si l'on tient compte de l'étendue des possessions de ce souverain qui règne sur la totalité de la Péninsule Ibérique, sur les Pays-Bas, la Franche-Comté, Milan, Naples, en plus de son alliance avec les Habsbourgs d'Autriche, titulaires du Saint Empire³³. Toutefois, l'Espagne a subi des défaites militaires et diplomatiques au milieu du XVII^e siècle. Le déclin est confirmé par la guerre de succession en Espagne et les traités d'Utrecht (1713). Si l'Espagne perd toutes ses possessions hors de la péninsule, elle conserve un empire colonial immense : « le plus riche qu'on connaisse à l'époque »³⁴. Pour Joseph Pérez, l'Espagne n'en a pas moins le sentiment d'être devenue une nation de second ordre et l'amertume se fait plus forte quand elle doit renoncer au début du XIX^e siècle à presque tous ses territoires d'Amérique³⁵.

Le début du XVIII^e siècle est l'époque où l'Espagne commence à éprouver un complexe de frustration vis-à-vis de l'Europe³⁶. Les conquêtes de l'avènement du monde moderne ne l'intéressent guère : « la révolution scientifique », « le progrès technique », « l'industrialisation », « la sécularisation de la pensée », etc. Aussi Joseph Pérez affirme-t-il : « elle souffre de se voir méprisée, condamnée, voire exploitée par l'étranger »³⁷. Pour sortir de cette situation humiliante, l'Espagne est obligée de chercher des solutions qui soulèvent autant de débats. D'où l'interrogation de Joseph Pérez : « Pour retrouver son rang en Europe et devenir une nation moderne, doit-elle prendre modèle sur l'étranger et renoncer à une partie de son patrimoine culturel, en reniant tout ce qui s'est fait depuis l'arrivée de Charles Quint dans la péninsule ? »³⁸. Et il pense qu'il n'est pas excessif de résumer toute la période qui va du XVIII^e siècle à l'avènement de Juan Carlos comme un effort de l'Espagne pour rattraper son retard vis-à-vis de l'Europe et du monde moderne. Ce processus est marqué par des déchirements. Pour les traditionnalistes, les Lumières sont une tentative pour greffer en Espagne des institutions, des méthodes et des idées qui sont étrangères à son génie³⁹. A partir de

³² Joseph Pérez, *Histoire de l'Espagne*, Éditions Fayard, 1996, p. 395.

³³ *Ibid.*, p. 395.

³⁴ *Ibid.*, p. 395.

³⁵ *Ibid.*, p. 395.

³⁶ *Ibid.*, p. 395.

³⁷ *Ibid.*, p. 395.

³⁸ *Ibid.*, p. 395.

³⁹ *Ibid.*, p. 395-396.

1808, le combat prend une nouvelle tournure : « l'Espagne refuse d'être une annexe de l'Empire français », tout en souhaitant se débarrasser de ses archaïsmes⁴⁰. Il y a eu successivement des affrontements entre carlistes et libéraux, conservateurs et réformateurs, jusqu'à ce que le général Franco (en 1939) prétend renouer avec les vertus de la race, incarnées, selon lui, par les Rois Catholiques et par Philippe II. La mort du dictateur survient au moment où s'opèrent des transformations économiques et sociales qui permettent à l'Espagne de se retrouver parmi les puissances européennes⁴¹.

Pour Bartolomé Bennassar, l'Espagne des XVI^e et XVII^e siècles expose à la face du monde une « étonnante collection de personnalités hors du commun »⁴². Il a entre autres souligné la fascination, la séduction, l'irritation et les rejets que le Siècle d'Or a produits hors d'Espagne, y compris les « négatifs » qui lui ont été opposés jusqu'à la Légende noire. S'il y a eu quatre générations du Siècle d'Or, depuis environ 1525 jusqu'aux années 1640⁴³, le drame de la dernière génération du XVII^e siècle est qu'elle n'a plus de modèle à admirer⁴⁴. D'autant plus que les « nouvelles figures de proue inventées » ne concernent que des cercles restreints. Le souverain ne pouvait rien apporter à son peuple, si ce n'est la pitié. Vers la fin de règne de Philippe IV et celui de Charles II, l'Espagne touchait le fond, d'après Bartolomé Bennassar⁴⁵. Pour justifier ses propos, il a cité des diplomates étrangers (les ambassadeurs vénitiens Zeno, Cornaro, Ruzzini, en 1678, 1682, 1695) qui ont tous évoqué un peuple décadent : « L'antique valeur des Espagnols a disparu », ou « Consumés par l'oisiveté, ils vivent dans le plaisir », ou encore « Il n'y a pas de navire sur la mer, pas d'armée sur terre, les forteresses sans défense sont démantelées; tout est en danger, rien n'est protégé. Il est incompréhensible que cette monarchie survive » ; « La totalité du règne actuel n'a été qu'une suite ininterrompue de désastres »⁴⁶. L'ambassadeur français Rebenac, cité par Bartolomé Bennassar, écrivait en 1689 : « Les gens éclairés sont d'accord que le gouvernement de la maison d'Autriche les entraîne irrémédiablement vers une ruine totale »⁴⁷. Bref la personne du roi ne pouvait plus faire d'illusion.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 396.

⁴¹ *Ibid.*, p. 396.

⁴² Bartolomé Bennassar, *Histoire des Espagnols, VI^e-XX^e siècle*, Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1992, p. 362.

⁴³ *Ibid.*, p. 362.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 487.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 487.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 487.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 487.

Sa description du roi Philippe III n'est pas reluisante dans la mesure où il le qualifie d'un « roi falot, sans imagination et sans le moindre charisme », avant de mentionner sa chance de vivre en un temps où l'Espagne était une grande nation⁴⁸. S'agissant de Philippe IV, il a mis en avant son talent d'avoir favorisé la floraison littéraire et artistique du Siècle d'Or tout en vivant pleinement sa vie d'homme, malgré ses défauts⁴⁹. Pour ce qui est de Charles II, Bartolomé Bennassar enfonce le clou en le décrivant comme un « malheureux » qui incarnait une « authentique fin de race », à cause de son « incapacité de transmettre la vie »⁵⁰. De plus, il cite l'historien espagnol Antonio Domínguez Ortiz qui le qualifie sans ambages d'« arriéré mental », avant de nous renvoyer aux « terribles portraits » de Charles II réalisés par le peintre Claudio Coello, disant toute la détresse d'une existence misérable qui se traîna interminablement jusqu'en l'an 1700⁵¹. Sa santé était tellement précaire que l'opinion nationale et internationale attendit plus de vingt ans une mort que l'on croyait toujours imminente.

Cervantes, dans le dénouement de la nouvelle « la española inglesa »⁵², nous fait savoir que la vertu, la beauté et l'amour peuvent rapprocher deux peuples ennemis, voire résoudre les plus grandes animosités⁵³. Pour lui, le « ciel » peut transformer les « adversités » en « profits ». Pour preuve, Après le saccage de Cádiz par les Anglais⁵⁴, une très belle jeune fille espagnole (Isabela) de sept ans est ravie à ses parents et emmenée à Londres par le chevalier Clotaldo, capitaine de navires de guerres. De rebondissements en rebondissements, les malheureux parents d'Isabel retrouvent finalement leur fille en Angleterre (Londres), au palais⁵⁵ des parents de Ricaredo. Ces derniers ont été d'abord sauvés⁵⁶, en pleine mer, de la captivité des corsaires turcs, suite à leur détresse causée par le rapt de leur fille : ils voulaient quitter ainsi l'Espagne pour se réfugier aux Indes⁵⁷. Mais le sort a voulu que les péripéties du voyage débouchent sur les retrouvailles avec leur fille. Le récit du père d'Isabel

⁴⁸ *Ibid.*, p. 487.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 487-488.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 488.

⁵¹ *Ibid.*, p. 488.

⁵² Miguel de Cervantes, *Novelas ejemplares II*, Tomo II, Editorial Castalia, Madrid, 2003, pp. 45-100.

⁵³ *Ibid.*, p. 100.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 47.

⁵⁵ *Ibid.*, pp. 70-71.

⁵⁶ *Ibid.*, pp. 60-61; p. 66; p. 69; p. 63.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 65.

(le plus grand commerçant de la ville de Séville)⁵⁸ a permis à Ricaredo de savoir qu'il vient de libérer les parents de sa bien-aimée.

Si dans la nouvelle « *La española inglesa* », le père de Ricaredo (Clotaldo) incarne le conflit et l'animosité qui régnaient entre les protestants d'Angleterre et les catholiques d'Espagne⁵⁹, c'est le mariage⁶⁰ du jeune couple (Ricaredo et Isabela) qui symbolise la réconciliation et l'esprit de dépassement de ces deux communautés. Isabel est née catholique en Espagne mais a reçu une éducation chrétienne en Angleterre⁶¹. Autrement dit, Isabela (*era tan católica, y tan cristiana*)⁶² et son mari Ricaredo représentent respectivement la synthèse de ces deux croyances et la tolérance. Ricaredo loue la noblesse et le courage des parents d'Isabela (« sé que son gente principal y de valor »⁶³).

Le « prétendu caractère belliciste » et l'« anticastellanismo militant » des Portugais n'éveillaient naturellement aucune sympathie en Espagne⁶⁴. Toutefois, il y a eu des bonnes volontés qui défendaient l'entente et la compréhension entre les peuples de ces deux nations. Ce sont des gens qui ont prétendu déconstruire les topiques qui existaient de part et d'autre. José Manuel Pedrosa nous donne l'exemple du « padre Pineda » qui dans l'un de ses « *Diálogos familiares de la Agricultura Cristiana* » fait l'éloge de la concorde en y glissant une phrase avec les deux langues, à savoir l'espagnol et le portugais : « Portugal com Castilla non quer guerra, y Castilla con Portugal no quiere mal » (Pineda 1963-1964: Vol. V, 219)⁶⁵. Une manière de remettre en question les rivalités bellicistes entre ces deux nations.

Toutefois, José Manuel Pedrosa souligne que ce genre d'esprit conciliateur n'a pas été majoritaire, puisque la « soif d'indépendance » des Portugais est ravivée par un des autres topiques, bien ancrés dans l'Espagne du Siècle d'Or : l'idée que les Espagnols et les Portugais appartenaient, en citant l'appellation de Miguel Herrero, à une même

⁵⁸ *Ibid.*, p. 65.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 62.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 54.

⁶¹ *Ibid.*, p. 53.

⁶² *Ibid.*, p. 80.

⁶³ *Ibid.*, p. 73.

⁶⁴ José Manuel Pedrosa, *El otro portugués: tipos y tópicos en la España de los siglos XVI al XVIII*, Rev28-01 22/11/07 14:33 Página 99, pp. 10-11.

http://www.iai.spk-berlin.de/fileadmin/dokumentenbibliothek/Iberoamericana/2007/Nr_28/28_Pedrosa.pdf

⁶⁵ *Ibid.*, p. 10-11.

« unité raciale »⁶⁶. Ce désir d'identification de ces deux nations de la part des Espagnols est perceptible à travers des phrases prononcées, d'une part, par un personnage de la « Comedia del Rey Don Sebastián » de Vélez de Guevara⁶⁷, qui affirmait être à la fois « espagnol et portugais », et d'autre part par « El bastardo de Ceuta » de Juan de Grajales, cité par Herrero Garcia 1966 : 141-147), qui déclarait : « soy portugués español »⁶⁸. Selon José Manuel Pedrosa, ce genre d'affirmations étaient loin d'apaiser la jalousie des Portugais, soucieux de leur indépendance, et provoquaient la suspicion et la haine viscérales envers les Espagnols, en citant toujours Herrero Garcia (1966 : 149-154)⁶⁹. Enfin, l'hostilité mutuelle est exprimée dans une œuvre populaire espagnole qui fait référence au *mauvais traitement que trois Asturiens ont infligé à des Portugais en leur coupant les oreilles*⁷⁰.

Espinosa, cité par José Manuel Pedrosa (Espinosa 1968: 109), signale qu'il y a un proverbe qui date de la première moitié du XVI^e siècle qui affirmait que *l'Espagnol a l'air sage et est fou. Le Français a l'air fou et est sage. Le Portugais a l'air fou et il l'est. L'Italien n'a pas l'air sage et il l'est*⁷¹.

Dans *Eusebio*, le café San James de Londres nous fait découvrir des hommes « oisifs » et « pédants » qui animent des débats en fonction des thèmes traités par les journaux. C'est un endroit qui permet au maître Hardyl d'aborder les thèmes du patriotisme, de l'honneur, de l'offense, de la vengeance, du manque de retenue et de la pédanterie :

*Un día, entre otros, los introdujo en el café de San James en hora en que estaba llena de gente. Aquí había un círculo en donde se trinchaba sobre el gobierno de las monarquías, allí una mesa de jugadores y de mirones, allá otros que se entretenían con las noticias de la gaceta*⁷².

C'est une opportunité pour le maître d'attirer l'attention de son élève sur les pièges que l'homme doit éviter s'il subit une offense de la part d'autrui pendant une conversation. D'autant plus qu'il s'agit d'un milieu explosif où peuvent arriver des incidents graves, au vu de l'arrogance

⁶⁶ *Ibid.*, p. 11.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 11.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 11.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 11.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 11.

⁷¹ *Ibid.*, p. 8: 'Un refrán documentado en la primera mitad del XVI afirmaba que' "el español parece cuerdo y es loco. El francés parece loco y es cuerdo. El portugués parece loco y lo es. El italiano no parece cuerdo y lo es" (Espinosa 1968: 109).

⁷² Pedro Montengón, *Eusebio* (1786), *op. cit.*, p. 498.

et du manque de sagesse des membres des cercles participants aux débats. Un incident y est survenu car un Espagnol voulait en venir aux mains pour défendre sa patrie ridiculisée par des Anglais hautains :

Bridge, Hardyl y Eusebio proseguían su conversación, recreando sus discursos con el punch que Bridge mandó traer, cuando de repente echa una gran carcajada el lector de la gaceta. Y dejándola sobre la mesa, echa vino en el vaso, diciendo: ¡Pobres españoles!, me causan compasiones. ¡Eh! Bebamos a su salud. Y dicho esto, apura el vaso.

[...] De hecho se acercó al lector uno de los presentes, diciéndole: ¿Qué es eso, sir Brisban?, ¿de qué os reís? Sir Brisban le llenó el vaso y le dice que beba. Luego le pregunta si había leído en el capítulo de Madrid el proyecto de poblar la Extremadura. Lo lee, le responde, ¿pero qué hay ahí que reír? Brisban vuelve a reír, diciendo: No harán nada, no harán nada.

Eso lo creo yo también, dice otro entremetido. La nación española cayó en tal letargo que tendrá para siglos. No hay duda en ello, dice otro que había acudido a la risada de Brisban, parece que Felipe segundo dio a beber adormideras a los españoles. ¡Eh!, dejémoslos dormir, dice Brisban, no sea que se despierten. Por mí, duerman cuanto quieran, dice otro, pero es cosa que saca de tino que una nación imperiosa, que acaba de amedrentar a toda la Europa, haya caído en tal letargo y tan universal que todo se resiente de esa misma desidia: ciencias, artes, comercio, náutica, agricultura, en fin, todo⁷³.

L'étape de la France nous fait découvrir un pays où il est facile de sombrer dans la débauche. C'est l'étape la plus difficile pour Eusebio. Il répond à l'invitation du lord qui lui tend un piège dans un bordel⁷⁴ où l'attendent de belles filles. La prostitution y est monnaie courante. Quant à l'hôpital de Bicêtre⁷⁵, c'est le lieu où sont parquées les patientes atteintes de maladies vénériennes. En effet, le libertinage des mœurs, ou de l'esprit, peut nous suggérer l'intertextualité avec le roman libertin⁷⁶ que la pornographie a réduit au seul désir de jouissance du lecteur. Les romans libertins préconisent licences des mœurs et de l'esprit à travers une peinture éloquente visant à railler le préjugé en mettant en relief les maximes de la philosophie des Lumières. L'étape de Paris (capitale de la grandeur et du luxe) est une mise en garde de l'élève Eusebio par

⁷³ *Ibid.*, p. 499.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 606.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 544.

⁷⁶ Voir Marc André Bernier, *Libertinage et Figures du Savoir: Rhétorique et roman libertin dans la France des Lumières (1734-1751)*, Les Presses de L'Université de Laval, L'Harmattan, 2001, pp. 1-9.

son maître Hardyl sur la nature des habitants de la capitale française, grisés par l'apparat, la vanité, l'ostentation, la mode et les femmes irrésistibles. C'est ainsi que le narrateur nous donne l'exemple des rues de Paris où la tentation est prégnante :

No tardó a echar de ver Eusebio verificados los prudentes recelos de Hardyl luego que asistió a los concursos de paseos y divertimientos públicos, notando el exceso de la ostentación y del lujo de aquellos moradores, realizado del gusto, del primor, de las gracias y caprichos de las modas, especialmente en el sexo, que hacía alarde de sus incentivos en los mismos adornos y galas, y en el aire de noble zalamería que daba a su delicado porte y suave desenvoltura más vivos alicientes⁷⁷.

L'étape d'Espagne est décisive lors du périple parce qu'elle permet à nos deux voyageurs de comparer leur patrie⁷⁸ aux autres pays traversés, en l'occurrence la Pennsylvanie, l'Angleterre et la France. En passant par San Sebastián, ils sont déçus par les terrains incultes en raison de la paresse des Espagnols tout en fustigeant la négligence de leurs « tout puissants rois » (*tantos y tan poderosos reyes*)⁷⁹ qui n'ont pas su préserver les vestiges de l'héritage romain, devenus des ruines (*los mismos restos de las ruinas*)⁸⁰ :

Al otro día tomaron el camino de Burgos, desde donde pasaron a Valladolid, causándoles compasión los campos yermos por donde pasaban, faltos de verdura y de frondosidad, echando menos la industria y cultivo que tanto los embelesaba, así en Inglaterra como en Francia. Porque aunque era excusable en algunos terrenos la falta de cultivo por la sequedad e ingratitud del suelo y cielo, no lo era en otras tierras fértiles por sí o que lo pudieran ser fácilmente, echándose de ver el desaliño y descuido de la agricultura en vastos terrenos dejados a beneficio del tiempo, sin poder descubrir la cansada vista un árbol donde descansar y sin oír ave alguna que rompiera con su canto el silencio espacioso de un pelado yermo⁸¹.

⁷⁷ Pedro Montengón, *Eusebio*, *op. cit.*, pp. 542-543.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 721, note 19 : *La llegada de Hardyl y Eusebio a España constituye un capítulo especial en el « viaje útil » emprendido por ambos. La crítica del hombre ilustrado que es Montengón se hace directa, movida por el profundo amor del exiliado que desearía su pronto regreso para corregir los muchos impedimentos que mantienen a la patria rezagada e imposibilitada de conocer las luces. [...] La patria, asunto que nos remite al Emilio rusoniano, que él desea –tolerante, próspera, libre y amiga de las luces–, es sólo un sueño que la realidad se encarga de desmoronar. [...] Es por comparación con lo que han visto en Inglaterra y Francia, por lo que parece dar la razón a los que tenían muy pobre opinión de la aportación española a las luces.*

⁷⁹ *Ibid.*, p. 721.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 722.

⁸¹ *Ibid.*, p. 733.

Au XVIII^e siècle, l'Espagne s'était repliée sur elle-même pour se protéger contre l'écllosion des nouvelles idées qui circulaient en Europe. Rappelons que les écrits des philosophes des Lumières étaient considérés comme dangereux et mis à l'index.

2. La création de l'espace intime : l'individualité au XVIII^e siècle

Parler de l'individualité au XVIII^e siècle consiste à aborder des concepts ou des stéréotypes, et en particulier des vocables tels que l'écriture, l'image et l'expérience⁸². C'est ainsi que nous arriverons à comprendre la démarche de certains auteurs comme Montengón par rapport à l'individualité qui favorise la création de la nationalité. Il s'agit de l'image incarnée par chaque pays vis-à-vis de ses voisins, et par de là-même du continent européen, c'est-à-dire le Nouveau Monde (l'Amérique), et vice versa. Cette image est synonyme de la *doxa*. Ainsi Claudio Guillén utilise-t-il l'expression suivante : *tristes tópicos* (tristes topiques).

Ce sont des clichés erronés, le plus souvent liés à des raisonnements simplistes fondés à partir de préjugés, au lieu d'en distinguer la vraie raison. D'où la nécessité de séparer le critère individuel de l'opinion publique⁸³. Toutefois, Montengón essaie de rompre avec la tradition en adoptant une nouvelle manière de voyager. Le voyage suppose désormais un aspect utile et agréable. Autrement dit, le voyage doit être éducatif. Il y a lieu de faire la part des choses, une fois en voyage, dans la mesure où le voyageur est tenu d'apprécier ce qu'il voit, et de confirmer par la même occasion l'opinion des autres avant de dresser enfin une vision commune.

Cependant le jeune protagoniste Eusebio reçoit une éducation théorique en Amérique, dans la maison de son maître Hardy, basée sur la vertu (la modestie, l'humilité, la tolérance) contrairement aux vices (l'ambition, l'intolérance, le fanatisme et la volonté de domination qui ont provoqué la décadence de l'empire espagnol), avant d'effectuer un périple en Europe, c'est-à-dire un voyage d'application. De fait la décadence a été une préoccupation, voire une obsession pour des écrivains espagnols entre la période du XVII^e et du XX^e siècle⁸⁴, jusqu'à devenir un

⁸² In *Anales de Literatura Española* [Publicaciones periódicas]. N° 10, 1994, *Imágenes nacionales y literatura*, Claudio Guillén, Universidad Pompeu Fabra, p. 2.

⁸³ *Ibid.*, p. 3.

⁸⁴ Miguel-Ángel Ladero Quesada, *La "Decadencia" española como argumento historiográfico*, in « I. Imagen y representación de los otros », *Hispania Sacra*, vol 48 n° 97 (1996), Universidad Complutense Madrid, p. 6.

cliché fréquemment relié avec l'autre, soulevant des questions d'identité et de l'être espagnol. Il s'agit des questions d'histoire en rapport avec l'essence et la métaphysique, capables d'influer aussi bien sur la réalité sociale et politique que sur les possibilités intellectuelles de perception historique du passé. Pour preuve, Miguel-Ángel Ladero Quesada cite *La frustración de un Imperio*⁸⁵ pour nous donner une idée de la synthèse de cette période (1474-1714), où la *Monarchia Hispanica* naît, croît et atteint son apogée avant de s'affaiblir. Ce titre nous ramène, selon lui, à une longue tradition puisque l'essor de la *Monarchia Hispanica* va de la fin du XV^e siècle, c'est-à-dire à partir des règnes des Rois Catholiques, de Charles I (empereur Charles Quint) et de Philippe II, jusqu'à la décadence au XVII^e siècle. Beaucoup de penseurs de ces temps ont écrit sur la décadence et la défaite en avançant des arguments qui permettent de comprendre les causes de cette situation⁸⁶. Désormais la décadence est un thème central non seulement de l'historiographie espagnole mais aussi des courants d'idées et d'opinions basés sur le passé et sur le présent du pays, au fur et à mesure que se produisent de « nouvelles crises » ou de « nouvelles pertes ». C'est ainsi que Miguel-Ángel Ladero Quesada pense que les plus graves surviennent au XIX^e siècle, notamment la guerre contre la France napoléonienne entre 1808 et 1813, l'indépendance de l'Amérique, les révolutions libérales, la perte en 1898 de Cuba, Porto Rico, Philippines, au moment où se creuse la distance entre l'Espagne et les pays européens les « plus puissants » et les « plus industrialisés »⁸⁷.

Pour Miguel-Ángel Ladero Quesada, la décadence est un argument typique de l'historiographie espagnole du XIX^e siècle, qui se prolonge jusqu'à la première moitié du XX^e dans les débats politiques et idéologiques concernant la « nécessaire régénération » de l'Espagne⁸⁸. Toutefois face aux accusations de cruauté, de fanatisme et de pillage provenant de différents auteurs comme Bartolomé de las Casas, Reinaldo González Montano, Guillermo de Orange ou Antonio Pérez, il existait une polémique⁸⁹. Ainsi pour contrer la propagation

<http://www.google.fr/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=4&ved=2ahUKEwidntu979XoAhWGx4UKHcjGBRIQFjADegQIBRAB&url=http%3A%2F%2Fhispaniasacra.revistas.csic.es%2Findex.php%2Fhispaniasacra%2Farticle%2FviewFile%2F687%2F686&usg=AOvVaw0fL BubQBzrHYxutiJ2q540>

⁸⁵ *ibid.*, p. 6, note 2: J. P. Le Flem, J. Pérez, J. M. Pelorson, J. M. López Pinero, J. Alcalá-Zamora, *La frustración de un imperio (1476-1714)*, en *Historia de España*, dir. M. Tuñón de Lara, Barcelona, Labor, 1980.

⁸⁶ *ibid.*, p. 6.

⁸⁷ *ibid.*, p. 6.

⁸⁸ *ibid.*, p. 6.

⁸⁹ *ibid.*, p. 10.

de la « Leyenda Negra », Miguel-Ángel Ladero Quesada cite Sáinz kodríguez qui affirme qu'on assiste à une reconnaissance de l'absence des anciennes qualités (la « sobriété » et la « vertu »), à l'affirmation de la « supériorité sur l'étranger », et l'influence « pernicieuse » de la diffusion des vices⁹⁰. Un thème déjà perceptible chez les théologiens et les moralistes du XVI^e, en l'occurrence Domingo de Soto à travers ses écrits sur le « luxe » et la « mendicité », Juan Ginés de Sepúlveda qui pense que le « caractère ancien de l'Espagnol »⁹¹ (« la frugalité et la sobriété ») est perverti, sans oublier Ambrosio de Morales. Par ailleurs, Miguel-Ángel Ladero Quesada estime que l'exaltation des « valeurs » et des « actions personnelles » est triomphante en faisant référence à ses notes de lecture⁹².

Aussi Quevedo⁹³ se sert-il des arguments traditionnels relatifs au tempérament des Espagnols plus enclins à la « vertu » et au maniement des « armes » qu'à la « paix » et à la « magnanimité », sans oublier la négligence d'écrire sur leur histoire. La méconnaissance de cette histoire empêche, selon Quevedo, une telle exaltation qui permet de se défendre contre les calomnies et les attaques des « étrangers ». Ce sont des arguments qu'on retrouve déjà chez les auteurs du XV^e siècle. Il utilise aussi des clichés ayant trait à la fertilité et au bon climat de l'Espagne comme composantes du « caractère national »⁹⁴. Sa défense de la foi catholique l'oblige à établir un parallélisme entre Israël (« peuple élu dans l'ancienne Alliance ») et l'Espagne (« la nouvelle Alliance »), à défendre la « guerre juste » contre les « hérétiques » et les « infidèles », afin de récupérer la *virtus* détruite par la « dépravation des mœurs » et l'augmentation des « vices » occasionnées par les richesses provenant de l'Amérique et par le « mauvais exemple des étrangers »⁹⁵. Bref le nationalisme de Quevedo est une perception de la réalité de la décadence dont il se lamente « amèrement » plus tard puisqu'il se limite à des « propositions génériques » de caractère moral, basées sur des « anciens clichés », sans analyser les « causes concrètes » d'après Miguel-Ángel Ladero Quesada⁹⁶.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 10.

⁹¹ *Ibid.*, p. 10.

⁹² *Ibid.*, p. 10: “Pero, sin duda, lo que triunfa es la exaltación de los valores y las acciones propias, según se lee en Juan de Solórzano (*Política Indiana*, 1628. 1646), Fray Pablo de Granada (*Causa y origen de las felicidades de España y Casa de Austria o advertencias para conseguirlas*, 1649. 1652) o en Francisco de Quevedo, cuya *España defendida y los tiempos de ahora de las calumnias de los noveleros y sediciosos*, escrita en 1609, no se publicó hasta 1916”.

⁹³ *Ibid.*, p. 10.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 10-11.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 11.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 11.

S'agissant du périple de nos deux protagonistes, c'est une démarche du laboratoire au terrain que Marc Lipiansky⁹⁷ appelle une démarche expérimentielle (plus qu'expérimentale du laboratoire), en partant de l'observation de situations réelles de rencontre.

3. Voyages et territoires : le décloisonnement de l'Europe et la déconstruction des stéréotypes

Le périple du maître Hardyl et de son élève Eusebio nous édifie sur la *doxa* qui est de mise dans chaque pays traversé, sans oublier le mythe de l'Amérique. Si nous commençons par ce dernier point, nous constatons un décalage entre l'imaginaire et le réel. C'est en ce sens que Rogelio Blanco⁹⁸ affirme que le thème ou le mythe de l'Amérique est une constante dans la littérature utopique en donnant l'exemple des *Cartas de relación* de Cristóbal Colón et des textes d'historiens ou de narrateurs (« cronistas o relatores ») de la période de la « Découverte de l'Amérique ». Ses fleuves ont incarné le paradis terrestre et l'Arcadie, où sont projetées et réalisées des utopies. Autrement dit l'Amérique est une « référence constante » dans la littérature utopique⁹⁹. Pour Luis Alburquerque García¹⁰⁰, il existe beaucoup de textes de nature hybride au Siècle d'Or, c'est-à-dire des textes basés sur des documents et des témoignages qui ne laissent pas de côté le mode narratif et une volonté explicite « exornative ». C'est l'exemple des chroniques de la découverte qu'il nous donne aussi: *El diario de los viajes* de Colón, *sus Cartas a los Reyes*, *Las cartas de Relación* de Hernán Cortés o los *Naufragios* de Alvar Núñez Cabeza de Vaca¹⁰¹. Ce sont des textes qui ont indubitablement une valeur littéraire, selon lui, même s'ils nous livrent une information précise du voyage et des impressions sur la découverte du Nouveau Monde.

Au XVIII^e siècle, le Nouveau Monde incarne un endroit idéal de la part des Européens à la quête de liberté de conscience et de richesse. Le cas des parents d'Eusebio et sa suite, du maître Hardyl, de Jacobo

⁹⁷ *La formation interculturelle consiste-t-elle à combattre les stéréotypes et les préjugés ?*, E. Marc Lipiansky, maître de conférences à l'université Paris X Nanterre, pp. 11-13.

Lien: [formation_interculturelle_stereotypes_et_prejuges_ofaj.pdf](#)

⁹⁸ Rogelio Blanco, *Pedro Montegón y Paret (1745-1824): un ilustrado entre la utopía y la realidad*, Universidad Politécnica de Valencia, 2001, p. 368.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 368.

¹⁰⁰ Luis Alburquerque García, *La literatura de viajes a través de la historia: reflexiones sobre el género 'relato de viajes'*, (Instituto de Lengua, Literatura y Antropología, CSIC, Madrid), p. 256. 12/04/202010h07.

Lien: http://www.hispanistes.fr/images/PDF/HispanismeS/Hispanismes_3/SHF%20HispanismeS%203%20ALBUQUERQUE%20GARCIA%20Luis.pdf

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 256.

Camder, de John Brige et d'Orme, etc., peuvent nous servir d'exemple. Malgré une kyrielle de voyageurs européens qui rejoignent l'Amérique, Montengón, dans *Eusebio*, entend modeler le voyage en suscitant une expérience digne de se transformer en écriture, dans la mesure où il s'attarde de temps en temps sur le monde¹⁰². Aussi le jeune homme innocent, formé par son maître, reste-t-il la figure emblématique d'un monde dénué des idées préconçues qui ont consolidé les clichés dont l'Espagne est victime. Au point de voir Hardyl devenir Anglais en Pennsylvanie pour ne pas se faire des ennemis.

Cette longue période où Hardyl se fait passer pour un Anglais peut nous suggérer l'influence de Cervantes dans sa nouvelle *La española inglesa* (1613) de par l'intertextualité. Dans *Eusebio* (1786) de Pedro Montengón, la tension et l'hostilité entre l'Angleterre et l'Espagne sont palpables. De fait Cervantes tout comme Montengón se sont employés à réunir ces deux pays à travers le critère de « l'exemplarité », exprimé par la « vertu » et la « beauté »¹⁰³ dans *La española inglesa* et la vertu des quakers incarnée dans *Eusebio* par Hardyl en Pennsylvanie¹⁰⁴, et surtout dans les rues de Londres¹⁰⁵ juste après l'acquittement et la sortie de prison du maître et de l'élève. Outre la vertu incarnée par Hardyl, sa femme était une Anglaise comparée à un « ange » au regard de sa « beauté » et de ses « mœurs »¹⁰⁶. Bref l'influence de Cervantes est remarquable dans la mesure où le rapt d'Isabela dans *La española*

¹⁰² E. Marc Lipiansky, *op. cit.*, p. 20.

¹⁰³ Miguel de Cervantes, *Novelas ejemplares II*, *op. cit.*, pp. 9-10, p. 100.

¹⁰⁴ Pedro Montengón, *Eusebio* (1786), Edición de Fernando García Lara, Cátedra, S. A., Madrid 1998, p. 97: [...] Hablaba casualmente sobre esto con un cuáquero amigo suyo y díjole si conocía algún hombre hábil en la Pensylvania que pudiese encargarse de la educación de Eusebio; pues en caso que no supiese darle razón, estaba resuelto a escribir a Londres para que le enviasen uno de Inglaterra, ofreciéndose a guardar todas las condiciones de emolumento y trato que le prescribiesen.

Díjole su amigo que sin salir de Filadelfia esperaba darle maestro cual no encontraría tal vez en toda Inglaterra. Ansioso de saberlo Henrique Myden pregunta por él. Dícele el cuáquero que era un cestero que vivía no lejos de su casa y a quien conocía desde que se estableció en Filadelfia. ¡Un cestero!, dijo admirado Henrique Myden. ¿Y qué ciencias queréis que enseñe un hombre empleado en harcer cestos? La virtud por primera de todas, dice el cuáquero, no habiendo apenas quien la enseñe, y luego todas las demás que pueden formar un hombre instruido, iluminado y sabio.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 402 : [...] No había otra diferencia en sus sublimes sentimientos, que sentían en uno y otro lance, que la de la magnánima severidad que oponía al oprobio de su prisión y de su ignominia a los ojos del pueblo ; y la de la compasión reconocida que le merecía el entusiasmo de aquellos hombres que ensalzaban su inocencia.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 784: [...] Tu padre le instaba para que se casase y le propuso de hecho dos partidos ; mientras lo deliberaba quiso hacer un viaje a Cádiz. Allí, habiendo tenido proporción de conocer a una señora inglesa, que era un ángel en costumbres y hersmosura, se casó con ella y la trajo a S... donde quiso establecerse.

inglesa a eu lieu à Cádiz, le lieu aussi de mariage de l'Anglaise avec l'espagnol Hardyl. D'où le parallélisme de ces deux unions est une sorte de contrepoint : Isabela ou « la española inglesa » et la femme d'Hardyl qu'on peut dénommer « la inglesa española »).

Personne n'a jamais su que le maître Hardyl était espagnol pendant son séjour en Pennsylvanie, ni lors de son passage en Angleterre, et encore moins en France : l'image de l'Espagne est ternie à l'époque, à cause de la rivalité entre la Péninsule ibérique et la France, une rivalité qui finit par se propager à travers toute l'Europe¹⁰⁷. Même après son arrestation à Londres, Hardyl craignait que les autorités anglaises ne découvrirent son identité espagnole. D'où l'exacerbation des dérives des stéréotypes au XVIII^e siècle.

L'Espagne en a le plus pâti à cause de son ambition et de sa volonté de domination. C'est ainsi que le maître Hardyl a tout fait pour extirper ces sentiments qui commençaient à naître chez son jeune élève. Un pari réussi. L'image d'Eusebio, un homme neuf éduqué dans la religion naturelle (avec les expériences vécues en Amérique, en Angleterre, en France et en Espagne, sans oublier les expériences vécues par ricochet, notamment à travers les romans intercalés), est aux antipodes de tout éloge des cloisonnements et des distinctions au sein de l'Europe d'alors. Une Europe divisée par des tiraillements, sous-tendus par des rivalités nationales. Nous pouvons donc dire que le roman de Pedro Montengón défendait l'idée d'un monde uni sans stéréotypes basés sur des critères de nationalité longtemps cultivés par son pays hégémonique, et aujourd'hui décadent.

Conclusion

Eusebio (1786) de Pedro Montengón est un roman didactique qui s'inscrit dans l'utopie de manière particulière dans la mesure où il s'agit d'une utopie possible, dynamique, expérimentale et expérientielle au regard de l'éducation théorique et pratique du protagoniste que certains critiques littéraires n'hésitent pas à appeler l'*Émile espagnol*. La seule différence entre ces deux romans est que le jeune Émile est coupé du monde alors qu'Eusebio de Montengón s'est mis en contact avec le monde, juste après sa formation. C'est ainsi que Montengón nous démontre dans son roman qu'il est tout à fait possible d'avoir un monde en paix, uni, sans stéréotypes et sans préjugés grâce à l'éducation dans la vertu naturelle dès le bas âge. Bref, le narrateur a fait l'éloge de la vertu au détriment des vices qui ont engendré la déchéance de l'Empire espagnol à partir du XVI^e siècle.

¹⁰⁷ Voir Michel Zéraffa, *Roman et société*, Presses Universitaires de France, 1971, pp. 12-14.

Bibliographie

ANDRÉ BERNIER, MARC (2001), *Libertinage et Figures du Savoir. Rhétorique et roman libertin dans la France des Lumières (1734-1751)*, Les Presses de l'Université de Laval, L'Harmattan.

ALBURQUERQUE GARCÍA, LUIS, *La literatura de viajes a través de la historia: reflexiones sobre el género 'relato de viajes'*, Madrid, Instituto de Lengua, Literatura y Antropología (CSIC), http://www.hispanistes.fr/images/PDF/HispanismeS/Hispanismes_3/SHF%20HispanismeS%203%20ALBUQUERQUE%20GARCIA%20Luis.pdf

ANTONIO CRESPO-FRANCÉS, JOSÉ (2018), *Meditación acerca de la leyenda negra... .. pasado y actualidad...*, consulté le 11/12/2018. Disponible sur www.elespiadigital.com

BENNASSAR, BARTOLOMÉ (1992), *Histoire des Espagnols, VIe-XXe siècle*, Éditions Robert Laffont, S.A., Paris.

BLANCO, ROGELIO (2001), *Pedro Montengón y Paret (1745-1824): un ilustrado entre la utopía y la realidad*, Universidad Politécnica de Valencia.

CERVANTES, MIGUEL (2003), *Novelas ejemplares II, Tomo II*, Editorial Castalia, Madrid, pp. 45-100.

DOMÍNGUEZ ORTIZ, ANTONIO (2001), *España, tres milenios de historia*, Madrid, Ediciones de Historia, S. A.

FRESLER, DANIELA (2001), « El Rodrigo de Pedro Montengón y la leyenda de la pérdida de España entre la Ilustración y el Romanticismo », *Dieciocho: Hispanic enlightenment*, vol. 24, n° 1, pp. 85-98.

GIRALDO, MANUEL LUCENA (2006), *Los estereotipos sobre la imagen de España*, Centro de Ciencias Sociales y Humanas, C.S.I.C., Norba, *Revista de Historia*, vol. 19, pp. 219-229.

GUILLÉN, CLAUDIO (1994), « Imágenes nacionales y literatura », *Anales de Literatura Española [Publicaciones periódicas]*, n° 10, Universidad Pompeu Fabra.

LADERO QUESADA, MIGUEL-ÁNGEL (1996), « La "Decadencia" española como argumento historiográfico », « I. Imagen y representación de los otros », *Hispania Sacra*, vol. 48, n° 97 Universidad Complutense Madrid.

<http://www.google.fr/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=4&ved=2ahUKewidntu979XoAhWGx4UKHcjGBRIQFjADegQIBRAB&url=http%3A%2F%2Fhispaniasacra.revistas.csic.es%2Findex.P%2FHISPANIASACRA%2FARTICLE%2FVIEWFILE%2F687%2F686&USQ=AOvVAW0FLBUBQBZRHYXUTIJ2q540>

LIPIANSKY, E. MARC, La formation interculturelle consiste-t-elle à combattre les stéréotypes et les préjugés ?, *formation_interculturelle_stereotypes_et_prejuges_ofaj.pdf*

MANUEL PEDROSA, JOSÉ, El otro portugués: tipos y tópicos en la España de los siglos XVI al XVIII, consulté le 28-01 22/11/07.

http://www.iai.spkberlin.de/fileadmin/dokumentenbibliothek/Iberoamericana/2007/Nr_28/28_Pedrosa.pdf

MONTENGÓN, PEDRO (1998) [1786], Eusebio, Madrid, Edición de Fernando García Lara, Cátedra, S. A.

PÉREZ, JOSEPH (1996), Histoire de l'Espagne, Éditions Fayard.

ZÉRAFFA, MICHEL (1971), Roman et société, Paris, Presses Universitaires de France.